

## XVIII

Madame d'Infreville, revenue de la crainte dont elle avait été un moment agitée, dit à madame de Luceval :

— Florence... je t'écoute; je n'ai pas besoin de te dire avec quelle curiosité... ou plutôt avec quel intérêt.

— Eh bien! donc, ma chère Valentine, ce que mon mari ne t'a pas sans doute appris, car il l'ignorait, c'est que, deux jours après ton départ, je reçus une lettre de Michel.

— Et le but de cette lettre?

— Était tout simple... Sachant par toi que, pour dérouter les soupçons de ton mari, tu voulais me demander de t'écrire afin d'établir que nous avions eu de fréquentes entrevues, Michel, n'entendant plus parler de toi, fut très-inquiet, s'informa, apprit que, depuis deux jours, tu étais partie avec ta mère, mais il lui fut impossible de découvrir le lieu de ta retraite.

— Vrai? il s'est ému de ma disparition? dit Valentine avec un mélange de doute et d'amertume. Une fois, enfin, il est sorti de son apathie!

— Oui, oui, méchante... il s'est ému, et pensant que, t'ayant vu la surveillance, je serais peut-être mieux instruite que lui, il m'écrivit, me supplia de le recevoir, j'y consentis; rien de plus naturel que sa visite, il était notre cousin.

— Mais ton mari?

— Il n'avait aucune objection à faire, ignorant que Michel fût l'objet de la passion qui t'avait perdue.

— En effet, M. de Luceval n'a su cela... que par moi.

— Michel vint donc me voir... je lui appris ce qu'il ignorait : la cruelle scène dont j'avais été témoin. Sa douleur me toucha; elle était profonde, et contrastait avec ce que je sa-

vais par toi de ce caractère ennemi du chagrin comme d'une fatigue de l'âme, et préférant aux regrets... l'oubli... comme moins gênant.

— Michel est-il donc changé à ce point, que ce caractère ne soit plus le sien.

— Il est le sien, plus que jamais le sien, ma bonne Valentine... Michel est toujours, a toujours été le Michel que tu as connu. C'est pour cela, je te répète, que sa douleur m'a beaucoup touchée. Nous sommes donc convenus que moi de mon côté, lui du sien, nous ferions toutes les tentatives possibles pour te retrouver. Il s'y est bravement résolu; je dis bravement... parce que tu comprends ce qu'était pour un paresseux comme lui la perspective de tant de peines! d'embaras!.. Seulement...

— Seulement?

— Il s'est naïvement écrié : « Ah! que je la retrouve ou non! c'est bien la dernière maîtresse que j'aurai. » Ce qui correspondait parfaitement, tu le vois, à ma terreur des angoisses auxquelles peut vous exposer l'inconvénient d'avoir un amant. Je trouvai en cela Michel rempli de bon sens... et l'encourageai dans ses démarches pour te retrouver.

— Et ces démarches... vraiment il les a faites?..

— Avec une activité qui me confondait, car il me tenait au courant de tout; malheureusement les mesures de ton mari avaient été si bien prises... que nous ne pûmes rien découvrir, et, de plus, nous ne recevions aucune nouvelle... aucune lettre de toi.

— Hélas! Florence... presque prisonnière dans une demeure isolée au milieu des bois, entourée de gens dévoués à M. d'Infreville... tout envoi de lettres m'était impossible.

— Nous l'avons bien pensé, ma pauvre Valentine... mais enfin il nous fallut renoncer à l'espoir de retrouver tes traces.

— Et en t'occupant ainsi de moi... tu voyais souvent Michel?

— Nécessairement.

— Et que pensais-tu de lui?

— T'en dire tout le bien que j'en pensais serait faire mon éloge, car, chaque jour, je m'étonnais de plus en plus de l'inconcevable ressemblance qui existait entre son caractère, ses idées, ses penchants et les miens... Or, comme je ne suis pas

d'une modestie farouche lorsque je cause avec moi-même... je trouvais... que nous étions tous deux charmants.

— C'est alors que tu as pensé à te séparer de ton mari?

— Qu'elle est donc mauvaise! dit Florence, en menaçant du doigt son amie. Non, Madame... la cause de notre séparation est tout autre... car nous étions, Michel et moi, si fidèles à notre caractère, qu'en parlant de toi, et conséquemment de toutes les algarades, de tous les soubresauts, de tous les émois que cause une *liaison criminelle*, comme disent les maris, nous nous écriions de la meilleure foi du monde :

« — Voilà pourtant, Monsieur, où ça conduit, l'amour! jamais de repos... toujours sur le qui-vive... l'oreille au guet... l'œil inquiet, le cœur palpitant, rôder, user, épier sans cesse.

« — Et le dérangement, Madame? et les séances dans la rue, à l'affût d'un signal, par la pluie et par la neige?

« — Et les rendez-vous manqués, après trois heures d'attente, Monsieur?

« — Et le tracas des duels, Madame?

« — Et les tracas de la jalousie, Monsieur? Et les courses furtives dans d'horribles fiacres, où l'on est moulue brisée!..

« — Ah! que de peines! que de fatigues, Madame, et, je vous le demande un peu, au résumé, *pourquoi?*

« — C'est ma foi vrai, Monsieur, *pourquoi?* »

— Enfin, je t'assure, Valentine, reprit gaiement Florence, que si un démon caché eût écouté nos moralités paresseuses, il eût ri comme un fou, et pourtant nous raisonnions en sages; vint le moment où M. de Luceval entreprit de me faire voyager malgré moi... cette fantaisie lui passa.

— Oui, il m'a dit ton moyen... il était singulier, mais efficace.

— Que voulais-je à cette époque? le repos; car bien que mon mari eût été très-dur, très-brutal envers moi, lors de la scène de ta lettre, ma pauvre Valentine, et que je l'eusse alors menacé d'une séparation, toute réflexion faite, je m'étais amendée... reculant devant la pensée de vivre seule, c'est-à-dire d'avoir à m'occuper de mille soins dont mon mari ou mon intendant s'occupaient pour moi; je bornais donc mes prétentions à ceci : ne jamais voyager, encourager mon mari à voyager le plus souvent possible, afin de n'être pas continuellement impatientée par ses agitations.

— Et pouvoir recevoir Michel à ta guise?

— C'est entendu... et cela bien à mon aise, sans le moindre mystère, sans avoir à me donner la peine de rien cacher, car rien n'était à cacher dans nos relations... toujours *la vertu de la paresse*... chère Valentine. Mais ce n'est rien encore... tu sauras tout à l'heure quelles merveilles elle peut enfanter, cette chère paresse.

— Je te crois... et cette séparation... m'a dit ton mari, fut réellement amenée par la perte de ta fortune?... cela en a été le vrai motif?

— Voyons, Valentine... franchement... être désormais à la merci de mon mari... à ses gages, pour ainsi dire... est-ce que je pouvais admettre cela? Non, non, je me rappelais trop les humiliations que tu avais souffertes, pauvre fille sans fortune, en épousant un homme riche... Non, non, la seule pensée d'une vie pareille révoltait ma délicatesse et ma paresse.

— Ta délicatesse... soit, mais ta paresse, Florence, comment cela? Ne te fallait-il pas renoncer à ce luxe, à cette richesse qui te permettaient d'être paresseuse tout à ton aise?

— De deux choses l'une, Valentine : si je restais aux gages de M. de Luceval, il me fallait complètement sacrifier mes goûts aux siens, me lancer dans son tourbillon d'activité, et aller *au Caucase* s'il avait eu cette fantaisie; or, j'aurais, je crois, préféré la mort à cette vie-là.

— Mais pourquoi, au contraire, n'avoir pas imposé tes goûts à ton mari, profitant de l'empire que tu avais sur lui?... car il t'aimait... et...

— Il m'aimait. Oui... comme j'aime les fraises... pour les manger. Mais d'abord je le connais, il ne pouvait pas plus changer son caractère que moi changer le mien; le naturel eût été un enfer; je préférerais donc me séparer... tout de suite.

— Et Michel... fut-il prévenu de ta résolution?

— Il la trouva des plus convenables. Ce fut à cette époque... que lui et moi nous fîmes quelques vagues projets pour l'avenir... projets d'ailleurs toujours subordonnés à toi.

— A moi?

— Certes, Michel connaissait ses devoirs, il les eût accomplis, s'il fut parvenu à te retrouver... Aussi, pendant qu'il se livrait à une dernière recherche, je m'occupai de mon côté

d'arriver à la séparation que je voulais obtenir; je priai Michel de cesser ses visites jusqu'à ce que je fusse libre; sa présence m'eût gênée... Mon mari t'a dit sans doute...

— Comment tu étais parvenue à forcer sa volonté... par ton silence obstiné?..

— Il était impossible, j'espère, d'employer un moyen plus doux et de meilleure compagnie. Enfin, au bout de quatre mois, j'étais légalement séparée de M. Luceval, et il partait en voyage. Je revis Michel. Il n'avait non plus que moi aucune nouvelle de toi... Renonçant à l'espoir de te retrouver, nous revînmes à nos premiers projets d'avenir: notre détermination fut arrêtée. Je t'ai tout à l'heure, ma chère Valentine, parlé des prodiges que peut enfanter la *paresse*... ces prodiges, tu vas les connaître.

— Je t'écoute; mon intérêt et ma curiosité redoublent.

— Voici quel fut notre point de départ, ou, si tu veux, ajouta Florence en souriant et faisant une petite mine solennelle la plus drôle du monde, voici notre DÉCLARATION DE PRINCIPES à nous deux Michel: « Pour nous, il n'y a qu'un désir, qu'un bonheur au monde; la parfaite quiétude de corps et d'esprit, appliquée à ne rien faire du tout, si ce n'est à rêver, à lire, à s'aimer, à causer, à regarder le ciel, les arbres, les eaux, les prairies et les montagnes du bon Dieu; à se bercer à l'ombre en été, à se chauffer durant la froidure. Nous sommes trop religieusement paresseux pour être glorieux, ambitieux ou cupides, pour rechercher le fardeau du luxe ou les fatigues du monde et de ses fêtes. Que nous faut-il pour vivre dans ce paradis de paresseux que nous rêvons? Une petite maison bien close en hiver, avec un jardinet bien frais en été; d'excellents fauteuils, des hamaes, des nattes pour nous y étendre; de beaux points de vue à la portée de notre regard, pour ne point nous donner la peine d'aller les chercher; un beau ciel, un climat doux et riant, une nourriture frugale (nous ne sommes gourmands ni l'un ni l'autre) et une servante; il faut surtout que cette vie soit bien réglée, bien assurée, afin que nous n'ayons jamais l'esprit troublé par des préoccupations d'affaires. » Tel était l'unique objet de nos désirs. Comment les réaliser? C'est là que nous avons fait des efforts de génie et de courage... Écoute et admire, ma bonne Valentine.

— Je t'écoute, Florence, et je suis bien près d'admirer... car il me semble que je devine un peu...

— Ne devine rien, laisse-moi le plaisir de te surprendre. Je poursuis: la nourrice de Michel est provençale et native d'Hyères; elle nous parla de la beauté de son pays, où l'on vivait, disait-elle, presque pour rien, affirmant que l'on pouvait y acheter, pour dix à douze mille francs, au plus, une maisonnette comme nous la désirions, sur le bord de la mer, avec un joli jardin planté d'orangers. Justement un des amis de Michel était établi à Hyères pour sa santé; il fut chargé de prendre des renseignements; ils confirmèrent ceux de la nourrice de Michel; il se trouvait même alors, à deux lieues d'Hyères, une petite maison du prix de onze mille francs, admirablement située, mais elle était louée pour trois années encore, l'on ne pouvait en jouir qu'à l'expiration du bail; pleins de confiance dans le goût de l'ami de Michel, nous le priâmes d'acheter la maison; mais là était la grande difficulté, le nœud de notre situation... Pour l'acquisition de la maisonnette, et pour l'achat d'une rente de deux mille francs suffisant à nos besoins, il nous fallait soixante mille francs environ, afin d'avoir au moins, outre cela, deux ou trois mille francs d'avance... Or, ma bonne Valentine... le tout était de trouver les bienheureux soixante mille francs... une grosse somme, comme tu le vois.

— Et comment avez-vous fait?

— Il me restait, à moi, près de six mille francs en or que j'avais, lors de mon mariage, demandés sur ma dot. Un ami de Michel se chargea de liquider ses déplorables affaires; il en retira une quinzaine de mille francs. Ces sommes furent placées. Nous résolûmes d'y toucher le moins possible, jusqu'à ce que nous fussions en mesure de gagner les quarante mille francs dont nous avions besoin pour arriver à notre paradis.

— Gagner! Comment pouviez-vous espérer gagner une si forte somme?

— Eh! mon Dieu! en travaillant, ma chère, dit Florence d'un air conquérant, en travaillant comme des lions.

— Toi! travailler, Florence? s'écria Valentine en joignant les mains avec surprise, toi, travailler? et Michel aussi?

— Et Michel aussi! ma bonne Valentine. Oui, nous avons

travaillé presque nuit et jour, en acceptant les plus drôles de métiers du monde, et cela pendant plusieurs années.

— Toi... et Michel... capables d'une pareille résolution?

— Comment! cela t'étonne?

— Si cela m'étonne, grand Dieu!

— Voyons, Valentine, souviens-toi donc combien nous étions paresseux, moi et Michel.

— Et c'est cela même qui me confond, cette paresse!

— Mais au contraire.

— Au contraire?

— Certainement. Songe donc quel excitant, quel aiguillon c'est que la PARESSE!!!

— La paresse, la paresse?

— Tu ne comprends pas quel courage, quel élan, quelle ardeur cela vous donne, de se dire à la fin de chaque jour, quelque harassé que l'on soit, quelque privation que l'on ait endurée : Encore un pas de fait vers la liberté, l'indépendance, le repos et la volupté de ne rien faire!.. Oui, Valentine, oui... Et la fatigue même que l'on ressent alors vous fait songer, avec plus de délices encore, au bonheur ineffable dont on jouira plus tard; eh! mon Dieu! tiens... c'est en petit, et appliqué à la vie réelle, le procédé des joies éternelles achetées par les douleurs d'ici-bas; seulement, entre nous, j'aime mieux tenir mon petit paradis sur terre... que d'attendre... l'autre...

Madame d'Infreville fut tellement stupéfaite de ce qu'elle apprenait, elle regardait son amie avec un tel ébahissement, que Florence, voulant lui donner le temps de se remettre d'une si profonde surprise, garda un moment le silence.

## XIX

Madame d'Infreville, sortant enfin de sa stupeur, dit à madame de Luceval :

— En vérité, Florence, je ne sais si je rêve ou si je veille! encore une fois, toi... toi! si indolente... si habituée au bien-être... un tel courage, une telle opiniâtreté dans le travail?

— Allons, il faut que je t'étonne davantage encore. Sais-tu, Valentine, quelle a été ma vie pendant quatre ans, et notamment il y a trois mois, lorsque mon mari et toi vous êtes venus vous informer de Michel et de moi, rue de Vaugirard?

— L'on nous a dit que chaque jour vous sortiez tous deux le matin, avant le jour, et ne rentriez que bien avant dans la nuit?

— Mon Dieu! mon Dieu! dit Florence en riant comme une folle, maintenant que ces souvenirs me reviennent et que je vois tout cela... de loin... combien c'est amusant! Tiens, voici le récit de l'une des dernières journées qui ont clos mon purgatoire. Elle te donnera une idée des autres. A trois heures du matin, je me suis levée, j'ai terminé la copie d'une partition et la coloration d'une grande lithographie... Tu ne t'étonneras pas, du moins, de mes talents...? Tu sais qu'au couvent, ce dont je me tirais le moins mal... c'était de la copie de musique et de la mise en couleur des gravures de sainteté!

— Il est vrai, et cela t'a été de quelque ressource?

— Je le crois bien; j'ai parfois gagné, rien qu'à ces ouvrages, jusqu'à quatre et cinq francs par jour... ou plutôt par nuit, sans compter mes autres états.

— Tes autres états!.. mais lesquels?

— Je poursuis le récit de ma journée... A quatre heures, je suis sortie et me suis rendue à la HALLE...

— Ah! mon Dieu!.. à la Halle, toi! et qu'y faire?

— J'y tenais, jusqu'à huit heures du matin, le bureau d'une factrice trop grande dame pour se lever sitôt... Du reste, rien de plus pastoral; un entrepôt de crème, d'œufs et de beurre... J'avais, en outre, un petit intérêt dans la *factorerie*... et, bon an, mal an, je retirais de cela deux mille et quelques cents francs.

— Toi... Florence... toi, marquise de Luceval, un pareil métier!

— Et Michel, donc?

— Lui? et quel métier faisait-il?

— Il en faisait plusieurs... d'abord celui d'*inspecteur des arrivages* à la Halle, ma chère, rien que cela! Quinze cents francs, une haute considération de la part de messieurs les charretiers et de messieurs les maraîchers. Par là-dessus, libre à neuf heures du matin : c'est alors qu'il se rendait à son bureau et moi à mon magasin.

— Comment, à ton magasin?

— Certainement, rue de l'Arbre-Sec, A LA CORBEILLE D'OR; j'étais première demoiselle chez une grande lingère, une maison de la vieille roche, et comme, sans me vanter, je chiffonne avec assez de goût, je n'avais pas ma pareille pour la confection des *canezous*, des *baigneuses*, des *mantilles*, des *cols*, des *visites*, et pour l'élégance des garnitures, mais je me faisais payer très-cher, quinze cents francs (il faut profiter de sa vogue); oui, quinze cents francs par an et nourrie, s'il vous plaît! c'était à prendre ou à laisser... Il était aussi formellement entendu que je ne paraîtrais jamais à la vente; j'aurais craint d'être reconnue par quelque pratique, et cela m'eût gênée en sortant du magasin...

— Ta journée n'était donc pas finie?

— A huit heures! y penses-tu? car j'avais encore mis pour clause que je serais libre à huit heures, afin de pouvoir utiliser mon temps... Pendant un an je travaillai chez moi à la tapisserie, à la copie de musique et à mes aquarelles; mais, plus tard, la femme d'un ami de Michel m'a trouvé quelque chose de miraculeux, une bonne vieille dame aveugle, du meilleur monde... mais très-misanthrope; aussi, ne pouvant sortir de chez elle, et n'aimant pas à recevoir, elle préférait passer ses soirées à entendre des lectures; pendant trois ans, j'ai été sa lectrice au prix de 800 francs par année. J'arrivais

chez elle à neuf heures; tour à tour je lisais, nous causions, puis nous prenions le thé. Cette dame demeurait rue de Tournon, de sorte que Michel, après minuit, venait me chercher en revenant de son théâtre.

— De son théâtre?

— Oui, de l'Odéon.

— Ah! mon Dieu! s'écria Valentine, il était acteur?

— Que tu es folle! dit Florence en riant aux éclats. Pas du tout; il était *contrôleur* à l'Odéon. Je te dis que nous avons fait tous les métiers... Michel remplissait ces fonctions au théâtre, après avoir quitté son bureau, où il gagnait ses deux mille quatre cents francs par an...

— Michel? si indolent!.. incapable autrefois de s'occuper seulement de ses affaires!

— Et, remarque bien qu'en rentrant, il mettait encore au net des livres de commerce, ce qui augmentait d'autant nos revenus... Ainsi donc, ma bonne Valentine, tu concevras qu'en vivant avec la plus sévère économie, en nous passant de feu en hiver, en nous servant nous-mêmes, et en employant même nos dimanches à travailler, nous ayons en quatre ans amassé la bienheureuse somme qu'il nous fallait... Eh bien! quand je te parlais des prodiges enfantés par la PARESSE, avais-je tort?

— Je n'en reviens pas... c'est à n'y pas croire.

— Eh! mon Dieu! Valentine, comme le disait Michel : « Il y a un vif amour de la paresse au fond de bien des existences très-laborieuses. Pourquoi tant de gens, qui ne sont ni ambitieux ni cupides, travaillent-ils souvent avec une infatigable ardeur? Afin de pouvoir se *reposer* le plus tôt possible. Or, qu'est-ce que le *repos*, sinon la PARESSE? Aussi, ajoutait Michel, on ne sait pas de quels travaux énormes est capable un paresseux bien déterminé à pouvoir *passer* un jour. »

— Tu as raison... Je conçois maintenant que l'amour de la paresse puisse donner momentanément une ardeur extrême pour le travail; mais, dis-moi, Florence, pourquoi votre logement si voisin et pourtant séparé?

— Oh! quant à cela, vois-tu, Valentine, ç'a été, de notre part, le comble de la raison... une résolution d'une sagesse... sublime... héroïque, dit Florence avec un accent de triomphe plein de gentillesse et de gaieté; nous nous sommes dit :

« Quel est notre but? Amasser le plus vite possible l'argent qu'il nous faut pour *paresser* un jour; en ce sens, le temps c'est l'argent; donc, moins nous perdrons de temps, plus nous gagnerons d'argent: or, pour nous, le meilleur moyen de perdre beaucoup de temps, c'est d'être ensemble; et, par suite, de nous livrer ainsi aux délices de jaser de songes creux, de rêver à deux; nous trouverions cela si charmant, que la pente serait irrésistible.... Alors, adieu le travail, c'est-à-dire les moyens de pouvoir un jour paresser à tout jamais; car, pour paresser, encore faut-il vivre à son aise. Ce n'est pas tout, disions-nous encore; nous avons, il est vrai, une sainte horreur des amours qui donnent de la peine et du souci, c'est très-moral; mais à cette heure que nous sommes libres, à cette heure que rien ne nous serait moins gênant que notre amour, eh! eh! qui sait? le diable est bien fin, et alors... que deviendrait le travail? Que de temps! c'est-à-dire que d'argent perdu! car, comment trouver le double courage de s'arracher à la paresse et à l'amour? Non! non! soyons inexorables envers nous-mêmes, ne compromettons pas l'avenir, et jurons-nous, au nom du salut de notre divine paresse, de ne pas nous dire un mot... un seul mot, tant que notre petite fortune ne sera pas faite. »

— Comment! pendant ces quatre années!..

— Nous avons tenu notre serment.

— Pas un mot?

— Pas un mot, à partir du jour où nous avons commencé à travailler.

— Florence, tu exagères. Une telle retenue, c'est impossible!

— Je t'ai promis la vérité, je te la dis.

— Mais enfin pas un mot, cela me semble une précaution exagérée...

— Exagérée! Eh! mon Dieu! tout dépendait d'un mot... d'un seul mot; et ce premier mot-là dit, comment répondre du reste?

— Ainsi, pendant ces quatre années?..

— Pas un mot... Mais, pour les choses graves, les mesures à prendre concernant nos intérêts, nous nous écrivions... voilà tout... Il faut te dire aussi que nous avons imaginé un moyen de correspondre à travers la cloison qui séparait nos

chambres; c'était juste tout autant qu'il nous en fallait, et pour nous dire: « *Bonsoir, Michel. — Bonsoir, Florence.* » Et le matin: « *Bonjour, Michel. — Bonjour, Florence...* » Ou bien encore: « *Il est l'heure de partir;* » et, de temps à autre: « *Courage, Michel. — Courage, Florence; songeons à notre PARADIS, et gai le PURGATOIRE!* » Vois combien nous avons été prévoyants d'accepter cette méthode! Croirais-tu que Michel trouvait encore quelquefois le moyen de tant bavarder... à coups de manche de couteau frappés sur notre cloison, que j'étais obligée d'imposer silence à cet emporté... Juge donc, si nous avions eu le malheur de nous parler!..

— Et cette étrange correspondance vous suffisait?

— Parfaitement... n'avions-nous pas une vie commune, malgré cette muraille qui nous séparait? Notre esprit, nos moindres pensées ne tendaient-elles pas au même but? et poursuivre ce but, c'était songer toujours l'un à l'autre. Puis enfin, matin et soir, nous nous apercevions, nous n'étions pas amants, cela nous suffisait... si nous l'eussions été... brrr... la paille ne vole pas plus vite à l'aimant que nous n'eussions volé l'un vers l'autre, au premier regard... Enfin, il y a quinze jours, notre but a été atteint; nous avions en quatre ans gagné quarante-deux mille et tant de cent s francs! J'espère que c'était vaillant! Nous aurions pu, comme disent les commerçants, *nous retirer* quelques mois plus tôt; mais nous nous sommes dit, ou plutôt écrit: « C'est bien de ne vouloir que le nécessaire; mais il faut du moins que le pauvre passant qui aura faim et qui frappera à notre porte trouve aussi chez nous son nécessaire... Rien ne donne plus de quiétude à l'âme et au corps que la conscience d'avoir toujours été bon et humain... Cela repose. » Aussi, une fois en train, nous avons un peu prolongé notre *purgatoire*. Eh bien! maintenant, Valentine, avoue qu'il n'est rien de tel que la PARESSE bien dirigée pour donner aux gens *activité, courage... et vertu...*

.....  
 — Adieu, Florence, dit madame d'Infreville d'une voix étouffée, en fondant en larmes et se jetant dans les bras de son amie, adieu... et pour toujours adieu!..

— Valentine... que dis-tu?

— Un vague et dernier espoir m'avait conduite ici... espé-

rance insensée, comme toutes celles de l'amour opiniâtre et déçu... adieu! encore adieu! Sois heureuse avec Michel; Dieu vous avait créés l'un pour l'autre... votre bonheur, vous l'avez vaillamment gagné... mérité...

Soudain l'on entendit sonner bruyamment à la petite porte du jardin.

— Madame!.. Madame!.. dit la vieille nourrice en accourant aussitôt, tenant à la main une lettre sans cachet qu'elle remit à Valentine; voici ce que le monsieur qui était resté dans la voiture m'a dit de vous remettre... tout de suite... Il venait du côté de la haie, ajouta la vieille servante, en indiquant du geste la direction de la clôture végétale, masquée de ce côté par un épais massif d'arbustes.

Valentine, pendant que Florence la regardait avec une surprise croissante, ouvrit la lettre qui contenait un billet, et lut ce qui suit, écrit au crayon :

« Remettez, de grâce, ce mot à Florence, et venez me rejoindre... Il faut partir... il n'y a plus d'espoir... »

Madame d'Infreville fit un mouvement pour sortir.

— Valentine, où vas-tu? dit vivement Florence à son amie, en la prenant par la main.

— Attends-moi un instant, reprit madame d'Infreville en serrant presque convulsivement les mains de son amie entre les siennes; attends-moi... et lis cela...

Puis remettant le billet à Florence, elle s'éloigna d'un pas précipité pendant que la jeune femme, de plus en plus étonnée en reconnaissant l'écriture de son mari, lisait ces lignes aussi écrites au crayon :

« Au moment où madame d'Infreville entra chez vous... je franchissais la haie de votre jardin... Caché dans un massif... j'ai tout entendu... Un vague et dernier espoir m'amenait ici... et, s'il faut tout vous dire... cet espoir déçu... je voulais me venger... Je renonce à l'espérance comme à la vengeance... Soyez heureuse... Florence... je ne puis désormais ressentir pour vous qu'estime et respect.

« Mon seul regret est de ne pouvoir vous rendre une liberté absolue... la loi s'y oppose... il faut donc vous résigner à porter mon nom,

« Encore adieu, Florence... vous ne me reverrez jamais, vous n'entendrez plus parler de moi... mais, de ce jour... conservez mon souvenir comme celui de votre meilleur, de votre plus sincère ami.

« A. DE LUCEVAL. »

Madame de Luceval fut attendrie à la lecture de cette lettre, qu'elle terminait à peine, lorsqu'elle entendit le roulement d'une voiture qui s'éloignait de plus en plus.

Florence comprit que Valentine ne reviendrait pas.

Lorsqu'à la tombée du jour Michel revint trouver madame de Luceval, celle-ci lui remit la lettre de son mari.

Michel fut, comme Florence, ému de cette lettre, puis il dit en souriant :

— Heureusement, Valentine est libre.

## XX

Environ deux ans après ces événements, on lisait dans les journaux du temps les nouvelles suivantes :

### ÉTRANGER.

On écrit de *Symarkellil* :

« Parmi les rares voyageurs qui ont osé jusqu'à présent gravir les cimes les plus élevées du CAUCASE, on cite une ascension faite, au mois de mai dernier, par deux intrépides touristes français, M. et madame \*\*\*. Celle-ci, svelte et brune, d'une beauté remarquable, était vêtue en homme, et a par-